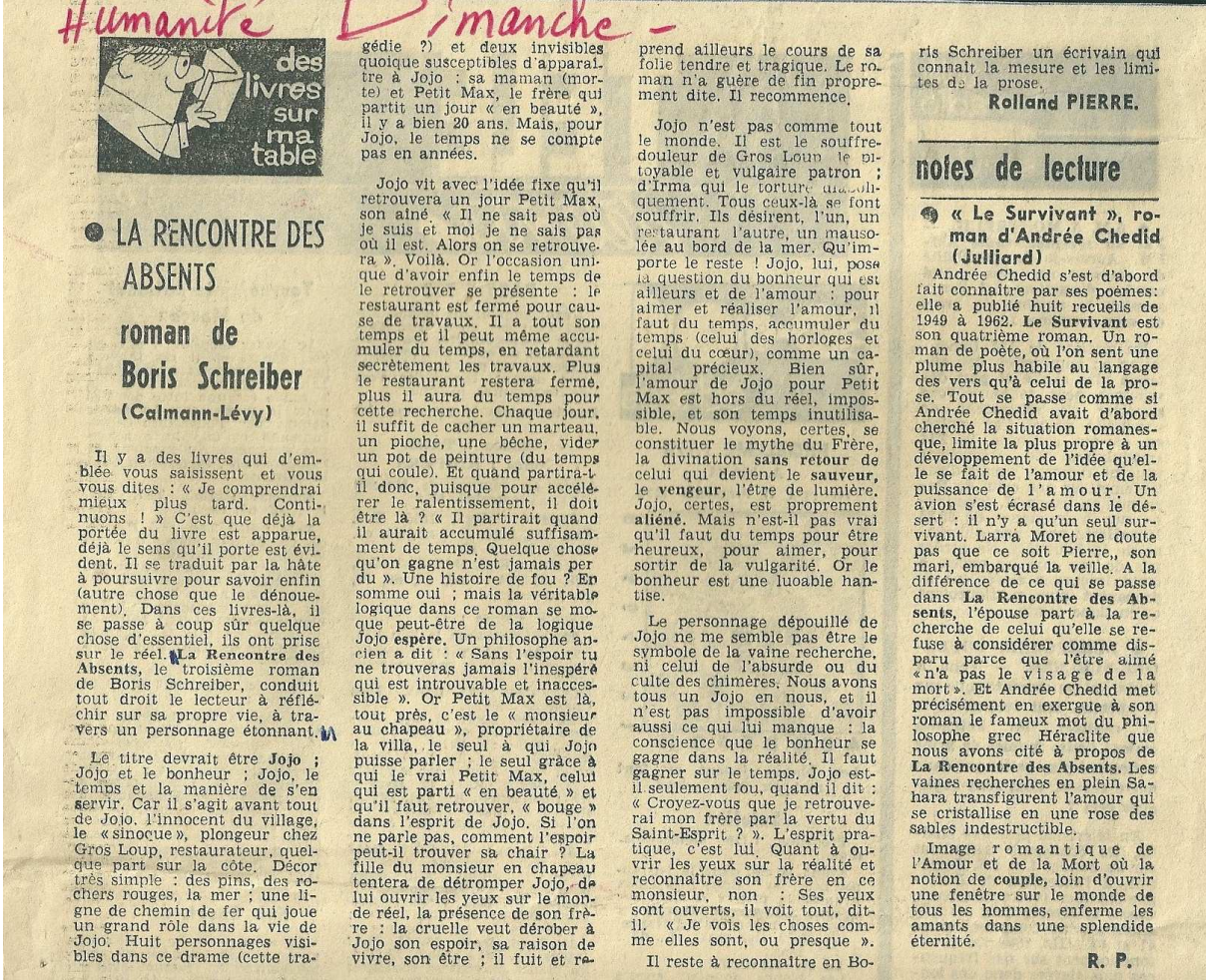


### La Rencontre des absents. Roman de Boris Schreiber

Il y a des livres qui d'emblée vous saisissent et vous vous dites : « Je comprendrai mieux plus tard. Continuons ! » C'est que déjà la portée du livre est apparue, déjà le sens qu'il porte est évident. Il se traduit par la hâte à poursuivre pour savoir enfin (autre chose que le dénouement). Dans ces livres-là, il se passe à coup sûr quelque chose d'essentiel. Ils ont prise sur le réel. *La rencontre des absents*, le troisième roman de Boris Schreiber, conduit tout droit le lecteur à réfléchir sur sa propre vie, à travers un personnage étonnant.



**Humanité** **Dimanche**

des livres sur ma table

**LA RENCONTRE DES ABSENTS**  
roman de  
**Boris Schreiber**  
(Calmann-Lévy)

Il y a des livres qui d'emblée vous saisissent et vous vous dites : « Je comprendrai mieux plus tard. Continuons ! » C'est que déjà la portée du livre est apparue, déjà le sens qu'il porte est évident. Il se traduit par la hâte à poursuivre pour savoir enfin (autre chose que le dénouement). Dans ces livres-là, il se passe à coup sûr quelque chose d'essentiel. Ils ont prise sur le réel. *La Rencontre des absents*, le troisième roman de Boris Schreiber, conduit tout droit le lecteur à réfléchir sur sa propre vie, à travers un personnage étonnant.

Le titre devrait être Jojo ; Jojo et le bonheur ; Jojo, le temps et la manière de s'en servir. Car il s'agit avant tout de Jojo, l'innocent du village, le « sinoque », plongeur chez Gros Loup, restaurateur, quelque part sur la côte. Décor très simple : des pins, des rochers rouges, la mer ; une ligne de chemin de fer qui joue un grand rôle dans la vie de Jojo. Huit personnages visibles dans ce drame (cette tragédie ?) et deux invisibles quoique susceptibles d'apparaître à Jojo : sa maman (morte) et Petit Max, le frère qui partit un jour « en beauté », il y a bien vingt ans. Mais pour Jojo, le temps ne se compte pas en années.

Jojo vit avec l'idée fixe qu'il retrouvera un jour Petit Max, son frère aîné. « Il ne sait pas où je suis et moi je ne sais pas où il est. Alors on se retrouvera ». Voilà. Or l'occasion unique d'avoir enfin le temps de le retrouver se présente : le restaurant est fermé pour cause de travaux. Il a tout son temps et il peut même accumuler du temps, en retardant secrètement les travaux. Plus le restaurant restera fermé, plus il aura du temps pour cette recherche. Chaque jour, il suffit de cacher un marteau, une pioche, une bêche, vider un pot de peinture (du temps qui coule). Et quand partira-t-il donc, puisque pour accélérer le ralentissement, il doit être là ? « Il partirait quand il aurait accumulé suffisamment de temps. Quelque chose qu'on gagne n'est jamais perdu ». Une histoire de fou ? En somme oui ; mais la véritable logique dans ce roman se moque peut-être de la logique. Jojo espère. Un philosophe ancien a dit : « Sans l'espoir tu ne trouveras jamais l'inspéré qui est introuvable et inaccessible ». Or Petit Max est là, tout près, c'est le « monsieur au chapeau », propriétaire de la villa, le seul à qui Jojo puisse parler ; le seul grâce à qui le vrai Petit Max, celui qui est parti « en beauté » et qu'il faut retrouver, « bouge » dans l'esprit de Jojo. Si l'on ne parle pas, comment l'espoir peut-il trouver sa chair ? La fille du monsieur en chapeau tentera de dé tromper Jojo, de lui ouvrir les yeux sur le monde réel, la présence de son frère : la cruelle veut dérober à Jojo son espoir, sa raison de vivre, son être ; il fuit et re-

prend ailleurs le cours de sa folie tendre et tragique. Le roman n'a guère de fin proprement dite. Il recommence.

Jojo n'est pas comme tout le monde. Il est le souffredouleur de Gros Loup, le pitoyable et vulgaire patron ; d'Irma qui le torture, atrocement. Tous ceux-là se font souffrir. Ils désirent, l'un, un restaurant l'autre, un mausolée au bord de la mer. Qu'importe le reste ! Jojo, lui, pose la question du bonheur qui est ailleurs et de l'amour : pour aimer et réaliser l'amour, il faut du temps, accumuler du temps (celui des horloges et celui du cœur), comme un capital précieux. Bien sûr, l'amour de Jojo pour Petit Max est hors du réel, impossible, et son temps inutilisable. Nous voyons, certes, se constituer le mythe du Frère, la divination sans retour de celui qui devient le sauveur, le vengeur, l'être de lumière. Jojo, certes, est proprement aliéné. Mais n'est-il pas vrai qu'il faut du temps pour être heureux, pour aimer, pour sortir de la vulgarité. Or le bonheur est une luoable han-tise.

Le personnage dépouillé de Jojo ne me semble pas être le symbole de la vaine recherche, ni celui de l'absurde ou du culte des chimères. Nous avons tous un Jojo en nous, et il n'est pas impossible d'avoir aussi ce qui lui manque : la conscience que le bonheur se gagne dans la réalité. Il faut gagner sur le temps. Jojo est-il seulement fou, quand il dit : « Croyez-vous que je retrouverai mon frère par la vertu du Saint-Esprit ? ». L'esprit pratique, c'est lui. Quant à ouvrir les yeux sur la réalité et reconnaître son frère, en ce monsieur, non : Ses yeux sont ouverts, il voit tout, dit-il. « Je vois les choses comme elles sont, ou presque ».

Il reste à reconnaître en Bo-

ris Schreiber un écrivain qui connaît la mesure et les limites de la prose.

**Rolland PIERRE.**

**notes de lecture**

« *Le Survivant* », roman d'Andrée Chedid (Julliard)

Andrée Chedid s'est d'abord fait connaître par ses poèmes : elle a publié huit recueils de 1949 à 1962. *Le Survivant* est son quatrième roman. Un roman de poète, où l'on sent une plume plus habile au langage des vers qu'à celui de la prose. Tout se passe comme si Andrée Chedid avait d'abord cherché la situation romanesque, limite la plus propre à un développement de l'idée qu'elle se fait de l'amour et de la puissance de l'amour. Un avion s'est écrasé dans le désert : il n'y a qu'un seul survivant, Larra Moret ne doute pas que ce soit Pierre, son mari, embarqué la veille. A la différence de ce qui se passe dans *La Rencontre des Absents*, l'épouse part à la recherche de celui qu'elle se refuse à considérer comme disparu parce que l'être aimé « n'a pas le visage de la mort ». Et Andrée Chedid met précisément en exergue à son roman le fameux mot du philosophe grec Héraclite que nous avons cité à propos de *La Rencontre des Absents*. Les vaines recherches en plein Sahara transfigurent l'amour qui se cristallise en une rose des sables indestructible.

Image romantique de l'Amour et de la Mort où la notion de couple, loin d'ouvrir une fenêtre sur le monde de tous les hommes, enferme les amants dans une splendeur éternité.

**R. P.**

Le titre devrait être Jojo ; Jojo et le bonheur ; Jojo, le temps et la manière de s'en servir. Car il s'agit avant tout de Jojo, l'innocent du village, le « sinoque », plongeur chez Gros Loup, restaurateur, quelque part sur la côte. Décor très simple : des pins, des rochers rouges, la mer ; une ligne de chemin de fer qui joue un grand rôle dans la vie de Jojo. Huit personnages visibles dans ce drame (cette tragédie ?) et deux invisibles quoique susceptibles d'apparaître à Jojo : sa maman (morte) et Petit Max, le frère qui partit un jour « en beauté », il y a bien vingt ans. Mais pour Jojo, le temps ne se compte pas en années.

Jojo vit avec l'idée fixe qu'il retrouvera un jour Petit Max, son frère aîné. « Il ne sait pas où je suis et moi je ne sais pas où il est. Alors on se retrouvera ». Voilà. Or l'occasion unique d'avoir enfin le temps de le retrouver se présente : le restaurant est fermé pour cause de travaux. Il a tout son temps et il peut même accumuler du temps, en retardant secrètement les travaux. Plus le restaurant restera fermé, plus il aura du temps pour cette recherche. Chaque jour, il suffit de cacher un marteau, une pioche, une bêche, vider un pot de peinture (du temps qui coule). Et quand partira-t-il donc, puisque pour accélérer le ralentissement, il doit être là ? « Il partirait quand il aurait accumulé

suffisamment de temps. Quelque chose qu'on gagne n'est jamais perdu ». Une histoire de fou ? En somme oui ; mais la véritable logique dans ce roman se moque peut-être de la logique [ :] Jojo *espère*. Un philosophe ancien a dit : « Sans l'espoir tu ne trouveras jamais l'inespéré qui est introuvable et inaccessible ». Or Petit Max est là, tout près, c'est le « monsieur au chapeau », propriétaire de la villa, le seul à qui Jojo puisse parler ; le seul grâce à qui le vrai Petit Max, celui qui est parti « en beauté » et qu'il faut retrouver, « bouge » dans l'esprit de Jojo. Si l'on ne parle pas, comment l'espoir peut-il trouver sa chair ? La fille du monsieur en chapeau tentera de détromper Jojo, de lui ouvrir les yeux sur le monde réel, la présence de son frère : la cruelle veut dérober à Jojo son espoir, sa raison de vivre, son être ; il fuit et reprend ailleurs le cours de sa folie tendre et tragique. Le roman n'a guère de fin proprement dite. Il recommence.

Jojo n'est pas comme tout le monde. Il est le souffre-douleur de Gros loup le pitoyable et vulgaire patron ; d'Irma qui le torture, diaboliquement. Tous ceux-là se font souffrir. Ils désirent, l'un, un restaurant l'autre, un mausolée au bord de la mer. Qu'importe le reste ! Jojo, lui, pose la question du bonheur qui est ailleurs et de l'amour : pour aimer et réaliser l'amour, il faut du temps, accumuler du temps (celui des horloges et celui du cœur), comme un capital précieux. Bien sûr, l'amour de Jojo pour Petit Max est hors du réel, impossible, et son temps est inutilisable. Nous voyons, certes, se constituer le mythe du Frère, la divinisation *sans retour* de celui qui devient le *sauveur*, le *vengeur*, l'être de lumière. Jojo, certes, est proprement *aliéné*. Mais n'est-il pas vrai qu'il faut du temps pour être heureux, pour aimer, pour sortir de la vulgarité. Or le bonheur est une louable hantise.

Le personnage dépouillé de Jojo ne me semble pas être le symbole de la vaine recherche, ni celui de l'absurde ou du culte des chimères. Nous avons tous un Jojo en nous, et il n'est pas impossible d'avoir aussi ce qui lui manque : la conscience que le bonheur se gagne dans la réalité. Il faut gagner sur le temps. Jojo est-il seulement fou, quand il dit : « Croyez-vous que je retrouverai mon frère par la vertu du Saint-Esprit ? ». L'esprit pratique, c'est lui. Quand à ouvrir les yeux sur la réalité et reconnaître son frère en ce monsieur, non : ses yeux sont ouverts, il voit tout, dit-il. « Je vois les choses comme elles sont, ou presque ».

Il reste à reconnaître en Boris Schreiber un écrivain qui connaît la mesure et les limites de la prose.

Rolland PIERRE